

sont allées les voir à leur hôtel et leur ont témoigné les marques les plus touchantes d'affection. Les premiers citoyens des Etats du Nord, touchés de la situation précaire où se trouve cette famille privée tout à coup et tout à la fois de son ancienne opulence, de sa puissance presque souveraine et de son chef, viennent de faire une souscription qui déjà s'élève à la somme de six mille piastres ; ils se proposent de l'élever jusqu'à dix mille. Belle générosité du cœur et de la bourse, qui sera sans doute imitée partout où cette famille promènera son infortune !

Parmi les personnes qui sont allées, le 24 août, à la Maison Blanche, implorer la clémence présidentielle, se trouvait le général Ewell, lieutenant de Lee, qui mit, l'année dernière, Washington à deux doigts de sa perte et qui tint ensuite si courageusement tête, avec une poignée d'hommes, au fameux général Sheridan dans la vallée de la Shanandoah. M. Johnson l'a reçu très-courtoisement, mais il a refusé de lui pardonner. Le lendemain le général Johnson, le rival de Sherman dans la Géorgie, a dû se présenter pour le même motif ; nous ignorons encore s'il a été plus heureux que son collègue. Le général Lee se propose, dit-on, de passer à l'étranger.

Dans les anciennes possessions espagnoles au Sud de l'Amérique, la victoire de l'amiral brésilien permet d'espérer désormais une fin prochaine de la guerre. Les troupes alliées, commandées par Mitre, président de la République argentine, après avoir concentré leurs forces, se préparaient en effet à marcher contre l'armée du président Lopez, qui, en dépit de ses préparatifs, qu'on dit être considérables, et de son armée de 50 à 60,000 hommes, ne peut résister longtemps à un grand empire comme le Brésil.

On annonce en même temps que l'empereur don Pedro, cédant à l'impulsion de son patriotisme et à un mouvement bien justifié d'orgueil national, a résolu de se rendre dans la province de Rio Grande du Sud, envahie par les troupes du Paraguay. A l'occasion de ce départ de l'empereur, les Chambres brésiliennes ont voté avec enthousiasme une adresse à don Pedro, qui a reçu également les félicitations de tous les consuls étrangers.

Puisque le cable transatlantique, dont nous parlerons tout à l'heure, est brisé, sautons en Europe sans plus de façon et voyons un peu les faits et gestes du vieux monde qui habite ces lointaines contrées. L'empereur Napoléon III a quitté Plombières, le douze août, pour se rendre au camp de Châlons. Sur le parcours Sa Majesté s'est arrêtée à Remiremont, à Epinal et à Nancy pour recevoir

les autorités. Une foule immense s'était portée spontanément aux environs des quais pour acclamer l'empereur. A Nancy, le train impérial a été converti de fleurs lancées des maisons et des quais longeant la voie, dans la traversée des faubourgs. Pendant son séjour au camp, qui sera de courte durée, l'empereur est accompagné des généraux de division Lebœuf, Fleury et des généraux de brigade Castelnau, comte Lepio. Le maréchal Randon était également au camp de Châlons ; Abd-el-Kader, dont nous donnons plus loin une assez longue notice, devait aussi s'y rendre.

La fête de l'empereur a été célébrée le 15 août, dans toute la France, avec un enthousiasme et un éclat inaccoutumés. Le ministre de l'Intérieur, M. de Lavalette, a écrit à ce sujet à tous les présents pour les prier d'inviter les populations à saluer de nouveau la fête de l'empereur. "Elles attendent impatiemment cet anniversaire national, dans lequel la France entière aime à manifester, avec tout l'élan de sa reconnaissance, l'attachement qu'elle a voué à son souverain et à sa glorieuse dynastie."

Le ministre recommande surtout au présents d'appeler l'attention des administrations municipales sur les secours à distribuer aux indigents ; "car, ajoute-t-il, le meilleur moyen de toucher le cœur de l'empereur est de secourir la misère et de soulager l'infortune." Une circulaire semblable a été écrite aux évêques.

En Angleterre, la mauvaise santé de M. Frédéric Peel vient de le contraindre de donner sa démission du poste de secrétaire du trésor. Son successeur n'est pas encore connu, mais on parle beaucoup pour cette place de M. Childers, lord civil de l'Amirauté. La maladie de Sir Frédéric, dit un journal, vient fort à propos le tirer de la mauvaise position où l'avait placé son échec aux dernières élections. Au reste, sa résignation, un peu plus tôt ou un peu plus tard, devait toujours avoir lieu, suivant M. d'Israeli, qui a annoncé dans un banquet que Lord Russel et Lord Palmerston seraient bientôt obligés d'abandonner le pouvoir, et qu'avant peu l'Angleterre serait aux mains d'une administration conservatrice.

Sir Henry Bulwer va quitter l'ambassade de Constantinople : sa santé exige impérieusement un changement de résidence. La rumeur lui donne pour successeur Lord Lyons, ancien ministre à Washington, et qui a plusieurs fois visité le Canada, pendant son ambassade.

Le lecteur le voit, là politique sommeille en France et en Angleterre. En revanche, les deux peuples, qui n'ont jamais donné plus de preuves de leur entente cordiale, se sont réunis pour assister une